

« Non au 19 mars »

VOICI quelques articles de presse ou de donateurs retenus à votre attention :

1/ L'ORANIE : ANDALOUSIE FRANCAISE

Dans l'Ouest algérien, l'oranie est un des départements français qui a existé entre 1848 et 1962.



Considérée comme une province française, l'Algérie fut départementalisée le 9 décembre 1848. Les départements créés à cette date étaient la zone civile des trois provinces correspondant aux *beyliks* de l'État d'ALGER récemment conquis. Par conséquent, la ville d'ORAN fut faite préfecture du département portant son nom, couvrant alors l'Ouest de l'Algérie, laissant à l'Est le département d'ALGER, lui-même à l'Ouest de celui de CONSTANTINE.

Les provinces d'Algérie furent totalement *départementalisées* au début de la III^e république, et le département d'ORAN couvrait alors environ 116 000 km². Il fut divisé en plusieurs arrondissements au fil des ans, avec la création de sous-préfectures : MASCARA, MOSTAGANEM, et TLEMCEN ; auxquels se rajoutèrent SIDI-BEL-ABBES en 1875 et TIARET en 1939.

Le département comportait encore à la fin du 19^e siècle un important *territoire de commandement* sous administration militaire, sur les hauts plateaux et aux frontières du Maroc. Lors de l'organisation des Territoires du Sud en 1905, le département fut amputé à leur profit d'une grande partie du secteur des hauts-plateaux du Sud-Oranais et réduit à 67 262 km², ce qui explique que le département d'ORAN se limitait à ce qui est aujourd'hui le Nord-ouest de l'Algérie.

Le 28 janvier 1956, une réforme administrative visant à tenir compte de la forte croissance démographique qu'avait connue le pays amputa le Département d'ORAN de ses régions périphériques créant ainsi le 20 mai 1957, trois départements supplémentaires : le département de MOSTAGANEM, le département de TIARET et le département de TLEMCEN. Une dernière modification territoriale intervint le 17 août 1958 avec la création du département de SAÏDA à partir des départements de TIARET, ORAN et SAOURA qui rétrocéda les hauts plateaux du Sud-Oranais.

Le nouveau département d'ORAN couvrait alors 16 438 km², était peuplé de 851 190 habitants, et possédait quatre sous-préfectures : AÏN TEMOUCHENT, PERREGAUX, SIDI BEL ABBES et TELAGH.

L'Arrondissement d'AÏN TEMOUCHENT comprenait 17 localités :



AÏN TEMOUCHENT - La Place Gambetta

AÏN ALLEM – AÏN EL ARBA – AÏN KHIAL – AÏN TEMOUCHENT – AOUBELLIL – DE MALHERBE – ER RAHEL – GASTON DOUMERGUE – GUIARD – HAMMAM BOU ADJAR – LAFERRIERE – LOURMEL – OUED BERKECHES – RIO SALADO - SAINT MAUR – TROIS MARABOUTS – TURGOT -

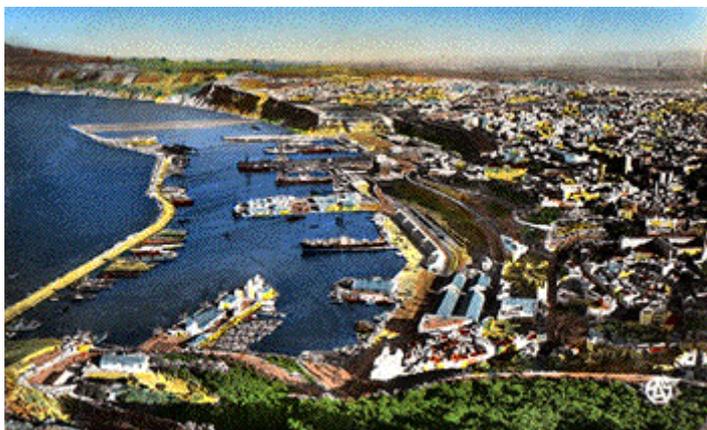
L'Arrondissement de PERREGAUX comprenait 12 localités :



PERREGAUX

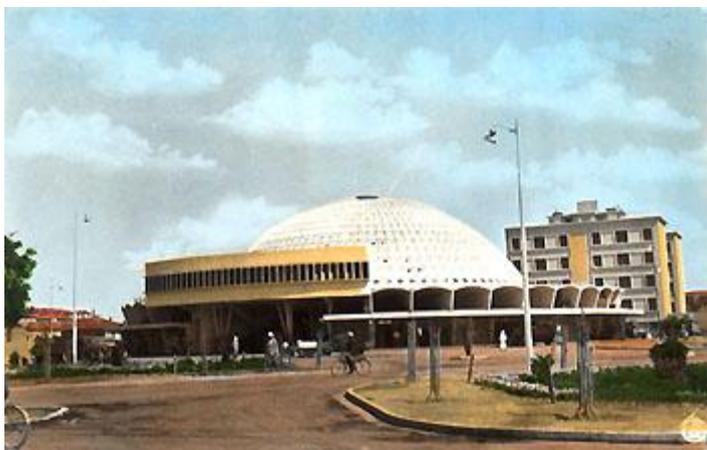
AÏN EL AFFEURD – DJENIEN MESKINE – JEAN MERMOZ – LA FERME BLANCHE – MARECHAL LECLERC – MOKTA DOUZ – NOUVION – PERREGAUX – PORT AUX POULES – SAHOURIA – SAINT DENIS DU SIG – SAINT LUCIEN –

L'Arrondissement d'ORAN comprenait 29 localités :



ÀÏN EL TURCK – ARCOLE – ARZEW – ASSI AMEUR – ASSI BEN OKBA – ASSI BOU NIF – BOUISSEVILLE – BOU SFER – BOU TLELIS – DAMESNE – EL ANCOR – FLEURUS – KLEBER – KRISTEL – LA SENIA – LEGRAND – MANGIN – MERS EL KEBIR – MISSERGHIN – ORAN – RENAN – SAINT CLOUD – SAINT LEU – SAINT LOUIS – SAINTE BARBE DU TLELAT – SAINTE LEONIE – SIDI CHAMI – TAFARAOUÏ – VALMY -

L'Arrondissement de SIDI BEL ABBES comprenait 27 localités :



ALEXANDRE DUMAS – BAUDENS – BONNIER – BOUDJEBAA – BOUKANEFIS - BOULET – BOUTIN – CHANZY - CHETOUANE – DELIGNY – DESCARTES – DETRIE – LAMTAR – LA TENIRA – LES TREMBLES – MERCIER LACOMBE – OUED IMBERT – OUED SEFIOUN – PALISSY – PARMENTIER – PRUDON – SIDI BEL ABBES – SIDI YACOUB – TABIA – TASSIN – TENEZRA – TESSALAH -

L'Arrondissement du TELAGH comprenait 16 localités :



La Mairie

ÀÏN TINDAMINE – BEDEAU – BOSSUET – CRAMPÉL – EL GOR – LE TELAGH – MAGENTA – MARHOUM – OUED TAHOUNI – OUED TAOURIRA – ROCHAMBEAU – SIDI CHAÏB – SLISSEN – TEFESSOUR – TIRMAN – ZEGLA -

[L'article 3 du décret du 7 mars 1958, créant le département de SAÏDA, a distrait un certain temps tout l'arrondissement du TELAGH du département d'ORAN pour le rattacher à celui de SAÏDA mais le décret du 7 novembre 1959 a rendu cet arrondissement au département d'ORAN]

L'Oranais a porté le numéro de département français 92 de 1941 à 1957 puis le 9G.

HISTOIRE

Au 10^e siècle, l'ancien *Portus Divini* des Romains, et la plupart des criques de cette côte n'étaient sous aucune juridiction, ni aucun contrôle officiel. Les côtes du Maghreb étaient utilisés périodiquement par les marins de PECHINA alors sous domination d'Al-Andalus pour commercer avec le royaume ROSTEMIDE, sa proche capitale TAHERT et la ville de TLEMCEN. Peu à peu ces implantations devinrent permanentes. Parallèlement, les califes Omeyyades de CORDOUE, souhaitaient s'installer sur les côtes africaines. Aux premiers signes de dislocation de l'empire abbasside les Arabes d'Andalousie au faite de leur puissance, choisirent de développer des comptoirs commerciaux sur la côte Nord Africaine.

Ainsi ORAN fut fondée en 902 sur le territoire des BENI MESQUEN, tribu des AZDADJA, par les marins Mohamed Ben Abou AOUN et Mohamed Ben ABDOUN et un groupe de marins Andalous appuyés par les califes de CORDOUE. Ils fondèrent ORAN pour commercer avec TLEMCEN en développant les occupations de la baie abritée de MERS EL-KEBIR.

Période arabo-berbère

Entre 910 et 1082, ORAN devient objet de conflit entre les Omeyyades de CORDOUE et les Fatimides. Le conflit entre des fractions des Ifrenides et les Fatimides s'amplifie. En 954 la ville d'ORAN est prise par les Ifrenides commandés par Yala Ibn Mohamed. Sous ses ordres, ORAN est détruite et sa population déplacée dans la nouvelle ville qu'il avait bâtie, FEKKAN. Les Fatimides prennent ORAN grâce aux Zirides qui reconstruisent la ville d'ORAN sur le site actuel...

Dès l'an 1000, la communauté juive est présente et structurée à ORAN.

Période portugaise

Henri-Léon FEY, dans son ouvrage « *Histoire d'Oran avant, pendant et après la domination espagnole* » (1858), fait état de deux phases d'occupation portugaise de la ville au 15^e siècle: de 1415 à 1437 et de 1471 à 1477. Il donne comme justificatif à la conquête d'ORAN la nécessité dans laquelle se trouvaient les rois du Portugal de lutter contre la piraterie des Maures. Mais ses affirmations ne reposent sur aucune source.

Et pis encore, ni Léon l'Africain dans son récit « *Historiale description de l'Afrique* » (1556), ni Luys del Marmol y Carvajal dans son étude « *Description générale de l'Afrique* » (1667) ne mentionnent une quelconque occupation portugaise. La question est demeurée controversée. Si le chroniqueur algérien Abderrhamane DJILALI a soutenu sans faille en 1980 la version de FEY, l'historien français Alfred SALINAS dans son livre « *Oran la Joyeuse* » (2004) porte au contraire un jugement mitigé. En revanche, ce qui ne fait l'objet d'aucune contestation, c'est l'établissement à ORAN de 1483 à 1487 d'une factorerie portugaise, sorte de comptoir jouissant de privilèges commerciaux.

Période espagnole 1509 - 1792



CISNEROS visite le chantier de l'hôpital de la charité,



Tombe du Cardinal Cisneros dans la chapelle de l'université d'Alcalá

http://fr.wikipedia.org/wiki/Francisco_Jim%C3%A9nez_de_Cisneros

Il faudra attendre le débarquement de MERS-EL-KEBIR, en 1505, pour voir l'Espagne s'engager dans la première expédition organisée contre ORAN. La cité comptait alors 6 000 feux, soit environ 25 000 habitants. La prise de la ville par l'armée du cardinal espagnol Francisco JIMENEZ de CISNEROS commandée par Pedro NAVARRO, eut lieu le 17 mai 1509. Après l'occupation du port de MERS-EL-KEBIR (1505), et celui de la ville d'ORAN (1509), la ville fut désertée, puis totalement occupée par les troupes espagnoles. « *C'est la plus belle ville au monde* », s'écria en 1509 le cardinal Jiménez de CISNEROS après avoir vu ORAN la Joyeuse qu'il venait d'annexer par les armes à la couronne des Rois Catholiques. Dès cette même année, le Cardinal entreprit de construire sur les ruines de la mosquée Ibn EL BEITAR l'église Saint-Louis, qui domine la vieille ville des deux côtés.



En 1554, le gouverneur comte d'ALCAUDETE fit alliance avec le sultan marocain Mohammed ECH-CHEIKH contre les Turcs alors installés à ALGER, et parvint à maintenir encore la présence espagnole.

Les Espagnols procédèrent à des travaux de restauration de la forteresse destinée à loger les gouverneurs de la ville. « Les fortifications de la place se composaient d'une enceinte continue, surmontée de fortes tours espacées entre elles, du château proprement dit, ou casbah ». Le gouverneur espagnol « établira son quartier général dans ce donjon ». Longues de plus de deux kilomètres et demi, ces fortifications comprenaient de nombreux forts, bastions et tours-vigies.



Au 16^e siècle, les Espagnols font ainsi d'ORAN une place forte et construisent une prison sur un éperon rocheux près de la rade de MERS-EL-KEBIR. En 1563, Don Álvarez de Bazán y Silva, marquis de Santa-Cruz, fit construire au sommet du pic de l'AÏDOUR (Murdjadjo) le fort de Santa-Cruz qui porte son nom : les Espagnols nommaient auparavant ce lieu *la silla* (la selle), et le plateau qui lui donne suite *la meseta*, alors que les Turcs l'ont nommé *Murdjadjo*.

En 1790, un tremblement de terre toucha complètement la ville et un incendie dévora le reste. Les terribles ravages du tremblement de terre sont considérés comme l'une des causes du départ définitif des Espagnols d'ORAN et de MERS-EL-KEBIR. En 1770, Oran est une ville de 532 maisons particulières et 42 édifices, une population de 2 317 bourgeois et 2 821 déportés libres se livrent au négoce.

Période Ottomane  1791 – 1830

Après le départ des Espagnols, ORAN resta trente-neuf années sous autorité turque.

À la suite de ce terrible événement, le roi d'Espagne Charles IV ne vit plus l'intérêt d'occuper ORAN, qui devenait de plus en plus onéreuse et périlleuse; il entama des discussions, qui durèrent plus d'une année, avec le Bey d'ALGER. Un traité est signé le 12 septembre 1791. Après un long siège et un nouveau tremblement de terre qui désorganisa les défenses espagnoles, le bey Mohamed BEN OTHMAN, dit Mohamed EL KEBIR, prit possession d'ORAN le 27 février 1792. Le 8 octobre 1792, il accorda diverses faveurs aux juifs pour qu'ils se réinstallent à ORAN.

Jusqu'en 1830, les beys firent d'ORAN leur capitale au détriment de MASCARA. En 1794, des pèlerins venus de la Mecque apportèrent une nouvelle épidémie de peste et la ville redevint pratiquement déserte.

En 1796, la Mosquée du Pacha, nommée en l'honneur d'Hassan Pacha, dey d'ALGER, est construite par les Turcs avec l'argent provenant du rachat des prisonniers espagnols, après le départ définitif de ces derniers.



Mosquée du Bey HASSAN PACHA

Présence Française 1830 – 1962

La prise de possession de la ville d'ORAN par les Français ne fit pas parler la poudre, mais elle mit plus de temps qu'à ALGER pour être officielle. Après la prise d'Alger le 5 juillet 1830, le vieux Bey d'Oran HASSAN fait ses offres de soumission. Le capitaine de BOURMONT, fils du général en chef de l'expédition d'Alger, est chargé de recevoir son serment.

Comme les Arabes d'Oranie s'agitent, espérant recouvrer leur indépendance, et pressent fort le Bey HASSAN dans sa capitale, il sollicite du capitaine de Bourmont l'appui de troupes françaises, promettant de remettre les forts. Pendant ces pourparlers, le capitaine LE BLANC, commandant du brick Le Dragon prend sur lui de mettre à terre une centaine de marins qui s'emparent du fort de MERS-EL-KEBIR, sans opposition des Turcs de la garnison.

Le capitaine de BOURMONT repart à ALGER informer son père. Le maréchal de BOURMONT fait alors partir à ORAN le 21^{ème} de ligne, 50 sapeurs et deux obusiers de montagne. Partie le 6 août, cette petite troupe est rappelée le 14 à ALGER à peine arrivée, en raison de l'abdication du roi Charles X. Les troupes françaises abandonnent le fort de MERS-EL-KEBIR après avoir fait sauter le front du côté de la mer.

La situation du beylick devient inquiétante, le sultan du Maroc manifestant des convoitises sur l'ouest de l'ancienne Régence. À cette nouvelle, CLAUZEL, qui avait remplacé BOURMONT à ALGER, envoie le colonel DAMREMONT et le 20^{ème} de ligne, qui occupent le fort de MERS-EL-KEBIR le 14 décembre 1830, et quelques jours plus tard le fort SAINT GREGOIRE.



Charles DENYS de DAMREMONT (1783/1837)
http://fr.wikipedia.org/wiki/Charles-Marie_Denys_de_Damr%C3%A9mont



Bertrand CLAUZEL 1772/1842)
http://fr.wikipedia.org/wiki/Bertrand_Clauzel

C'est dans une cité en grande partie détruite, à la suite du violent tremblement de terre qu'a connu la ville, peuplée de 2 750 âmes, qu'entrent les Français commandés par le comte DENYS de DAMREMONT, le 4 janvier 1831. Le vieux bey d'ORAN, débarrassé de sa charge, s'embarque quelques jours plus tard pour Alger, puis pour Alexandrie.

Ce retard de DAMREMONT pour entrer dans la ville s'explique par les pourparlers secrets que CLAUZEL avait engagés avec le Bey de Tunis pour installer dans le beylick d'ORAN un prince de sa famille, moyennant reconnaissance de vasselage à la France et le paiement d'un tribut annuel garanti par le Bey de Tunis.

Le khalifa du prince tunisien Sidi AHMED arrive quelques jours plus tard avec 200 Tunisiens environ. Cet épisode tunisien dure peu, en raison du refus du gouvernement français d'entériner les traités passés par CLAUZEL, qui démissionne. Les Tunisiens quittent ORAN le 17 août 1831. La France décide dès lors d'occuper par elle-même ORAN, et envoie un lieutenant-général pour manifester cette détermination, le général BOYER, qui y arrive à la mi-septembre.

L'administration française s'installe dès lors et commence, comme il se doit, par des mesures fiscales : un arrêté du 7 septembre 1831 applique à ORAN les droits de douane et d'octroi pratiqués à ALGER.



Général Pierre, François BOYER (1772/1851) : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre Fran%C3%A7ois Joseph Boyer](http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Fran%C3%A7ois_Joseph_Boyer)

L'Andalousie Française

-Auteur Léo PALACIO-

Parce que né à MONDOVI, près de BÔNE, Albert CAMUS a pu affirmer, dans « *La Peste* », qu'ORAN est une cité laide : « *A première vue, c'est une ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne* ». Mais ayant épousé une Oranaise, il a pu tempérer cette sévérité par un jugement plus nuancé sur cette « *cité sans pittoresque, sans végétation et sans âme [...] qui s'est greffée sur un paysage sans égal, au milieu d'un plateau nu, entouré de collines lumineuses, devant une baie au dessin parfait. On peut seulement regretter qu'elle ait été construite en tournant le dos à cette baie et que, partant, il soit impossible d'apercevoir la mer, qu'il faut toujours aller chercher* ».



Albert CAMUS (1913/1960) : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Albert Camus](http://fr.wikipedia.org/wiki/Albert_Camus)

Le seul pied-noir prix Nobel de littérature (**ndlr** : plus tard nous eûmes également l'honneur d'apprécier la nomination d'un Constantinois Claude COHEN-TANNOUJJI, prix NOBEL de Physique en 1997) dit aussi dans le préambule de *La Peste*, qu'il écrivit après le second conflit mondial : « *Une manière commode de faire la connaissance d'une ville est de chercher comment on y travaille, comment on y aime et comment on y meurt. Dans notre petite ville – est-ce l'effet du climat ? – tout cela se fait ensemble, du même air frénétique et absent. Mais ce qui est original, c'est la difficulté qu'on peut y trouver à mourir !* ».

« *F...leur une Vierge là-haut, et qu'elle fasse tomber de l'eau !* »



Telle est la réplique que ce vieux baroudeur de général PELISSIER, commandant la garnison d'ORAN en 1849, donna à son chef d'état-major venu lui apporter une supplique de la population, alarmée par une longue période de sécheresse accompagnée d'une épidémie de choléra (ce n'était pas encore *la Peste...*).



Aimable PELISSIER (1794/1864) : http://fr.wikipedia.org/wiki/Aimable_P%C3%A9lissier

Les musulmans disaient avec les juifs et les chrétiens : « *Seule une forte pluie peut nous débarrasser de cette maladie* ». Dans le « *Village nègre* », résidence des anciens esclaves soudanais, dahoméens et guinéens, un taureau noir avait été sacrifié dans le tintamarre agaçant des castagnettes et le tam-tam assourdissant des tambourins. Mais le ciel restait obstinément clair, d'un bleu de lessive. C'est alors que les Espagnols proposèrent de monter nu-pieds, sur les genoux pour les plus courageux, jusqu'au château fort que le marquis de SANTA CRUZ, l'un des officiers du cardinal JIMENEZ de CISNEROS, avait fait bâtir au 16^{ème} siècle, le jour de la Sainte Croix, tout au sommet du Djebel MURDJADJO.

Avec la bénédiction bourrue du général PELISSIER, les pèlerins escaladèrent les flancs arides de la colline dominant le petit port de la Calère, portant sur leurs robustes épaules une statue de la Vierge qui dut déposée au pied du fort, à l'endroit où un promontoire rocheux permet d'embrasser un magnifique panorama, allant du djebel SANTON et de la rade de MERS-EL-KEBIR, à l'Ouest, jusqu'au cap ROUX et à la montagne des lions, à l'Est. Des cierges brûlèrent par centaines, des prières furent dites à l'intention de Notre-Dame de Santa Cruz. Le lendemain, la pluie tomba.

Telle est la légende qui est à l'origine de la patronne des Oranais, qui lui dédièrent une chapelle, puis une basilique, qui n'était pas encore terminée à l'exode. Repliés dans l'« hexagone », ils n'eurent qu'une pensée : faire revenir leur protectrice

auprès d'eux. Et tandis que le monument aux morts d'ORAN était transféré à LYON, Notre-Dame de Santa Cruz recevait l'hospitalité dans l'humble église de COURBESSAC, près de NIMES.



ORAN

Sanctuaire Notre Dame de Santa Cruz



COURBESSAC (Gard)

Lorsque l' « *armada du désespoir* » débarqua, en 1962, sur les quais de PORT-VENDRES, ces lamentables cargaisons humaines où les matelots mal ficelés côtoyaient les cages à canaris, les « *rapatriés* » eurent du mal à se faire connaître et comprendre.

Les Oraniens de TLEMCEN, MOSTAGANEM, MASCARA, SIDI BEL ABBES ou RELIZANE étaient pour la plupart des descendants d'émigrés espagnols (Levantins ou Andalous) qui, au milieu du 19^{ème} siècle, avaient fui la misère de leur pays. Leurs grands pères étaient arrivés à bord de balancelles transportant des cargaisons de gargoulettes. Sur la blouse noire des paysans alicantins, ils transportaient au bout d'une canne, un balluchon qui constituait tout le patrimoine familial.

Dans la cour des écoles, ceux dont le nom avait une consonance ibérique étaient des « *escargots* », parce que leurs grands-parents étaient venus en Algérie « *transportant leur maison sur le dos* ». Les LEVY ou les COHEN étaient des « *piments* », car la « *frita* », mets à base de poivrons doux, constituait pour eux une nourriture de base. Les musulmans, qui portaient tous, à l'époque, la chéchia ou le fez, étaient, à cause de la forme et de la couleur de leur coiffure, des « *fromages de Hollande* », des « *bouteilles cachetées* » ou des « *melons* ». Les DURAND et les DUBOIS, si loin alors puisqu'il fallait 48 heures de bateau pour y parvenir, étaient des « *Francaouis* ».

Le terme « *pato* » est né plus tard. Un *pato*, en espagnol, c'est un canard. Et les braves paysans limousins ou jurassiens que la France envoyait servir au 2^{ème} Régiment de zouaves, à ORAN, ou au 2^{ème} Chasseurs d'Afrique, à MASCARA, avaient souvent la démarche chaloupée de ce palmipède.



Les gens nés dans le pays n'étaient pas encore des « *pieds-noirs* ». Ils s'étaient attribué un autre vocable pour se distinguer des nouveaux débarqués : « *margaillons* » ; le margaillon, en jargon *pataouète*, c'est le palmier nain qui pousse un peu partout, peut vivre des mois sans eau et ne se laisse arracher qu'avec difficulté. Il était pour tous un symbole d'endurance et de résistance.

Les Israéliens n'ont pas fait autre chose en donnant aux jeunes, nés dans le pays, le nom de « *sabra* » (cactus), qui a les mêmes qualités et aussi les mêmes défauts, puisque armé de piquants, que le margaillon.

Tous ces surnoms ne devenaient péjoratifs qu'au cours d'une discussion ou d'un match de football – ce qui revenait au même. Mais la plupart du temps, le « *sale escargot* », le « *sale piment* » ou le « *sale melon* » allaient boire ensemble l'anisette de l'amitié retrouvée. Comment vivait cette population, avant qu'un bain de sang eût fait oublier aux trois communautés qu'elles avaient eu le temps de « *s'aimer sans le savoir* » ?

A ORAN, en 1832, PUJOL, Commissaire du roi LOUIS-PHILIPPE, avait recensé 3 800 habitants, dont 750 Européens (Français, Espagnols et Italiens), 250 musulmans et 2 800 israélites. A cette époque, les Espagnols, cultivateurs pour la plupart, vivaient

dans le quartier de la CALERE accroché aux flancs de SANTA CRUZ et tout au long du ravin RAZ-EL-AÏN, où ils produisaient des primeurs réputées. Les israélites se groupaient dans la rue des Juifs, sur le plateau Ouest de KARGUENTAH, et les Arabes, au Sud de ce même plateau, dans ce qui est resté longtemps le « Village nègre », avant de devenir la « Ville nouvelle ».



A la veille de la première guerre mondiale, au cours de laquelle Français, étrangers naturalisés, juifs devenus français par le décret CREMIEUX et musulmans ont largement payé l'impôt du sang, ORAN avait dépassé 100 000 âmes et comptait 60 000 Français dont 10 000 israélites, 25 000 Européens étrangers et 17 000 musulmans. En 1961, les statistiques donnaient en gros 400 000 habitants, dont 220 000 Européens et 180 000 musulmans.

ORAN était la première ville où la population européenne dépassât en nombre la population musulmane.

Ces chiffres expliquent cette particulière manière de vivre qui favorisait les habitudes. Les mariages avaient brassé les descendants des communautés originelles métropolitaine, ibérique et italienne ; venaient s'y ajouter quelques gouttes de sang grec ou maltais. Les légionnaires démobilisés à SIDI BEL ABBES se fixèrent volontiers dans le pays. Il y eut quelques mariages entre chrétiens et israélites, très peu entre Européens et musulmans, pas du tout entre musulmans et juifs. Racisme ? Non, mais certainement incompatibilité de règles religieuses et de mœurs, la monogamie des uns étant inconciliable avec la polygamie des autres.

La proximité de l'Espagne (par temps très clair, de la côte de BEL HORIZON, qui domine la rade de MERS EL KEBIR du haut de ses 511 mètres, il était possible d'apercevoir à l'horizon le sommet de la cordillère du cap de GATA), une occupation de trois siècles par les armées espagnoles, avaient donné aux Oranais un caractère qui leur faisait dire, parlant des Algérois, que ces derniers étaient les Lyonnais de l'Algérie – du moins les bourgeois de la rue d'Isly. Autant les Algérois se montraient réticents à accepter un étranger, autant les Oranais avaient le sens ibérique de l'hospitalité.

A 8 heures du soir, ALGER était une ville morte et l'on pouvait compter sur les doigts de la main les brasseries ouvertes tardivement. ORAN, au contraire, vivait dans la rue jusque tard dans la nuit.

ORAN avait ses arènes où se déroulaient des corridas fameuses ; elle avait ses « férias », ses pétarades, ses corsos fleuris et un carnaval célèbre dans toute l'Afrique du Nord, où les rues appartenaient pendant trois jours entiers aux travestis et aux chars.

Dans les vieux quartiers de la Marine, à la saison chaude, si les chaussées et les magasins étaient déserts aux longues heures de la méridienne, les chaises occupaient les trottoirs dès la tombée de la nuit. On allait prendre le frais sur les falaises du Front de mer bordées de palmiers. Mais c'est à Pâques et l'Ascension que la « fiesta » prenait tout son sens.



ORAN : Vue générale du quartier de la Marine

La « mona » (les Algérois disaient la « *mouna* ») était surtout la fête du printemps et l'exode des citadins vers les rares coins de verdure des environs : la Source NOISEUX pour les piétons, les pinèdes de CANASTEL, de la Montagne des lions, ou M'SILA pour les motorisés.

Pour les chrétiens, ce n'était pas encore le jour d'honorer Notre Dame de Santa Cruz, mais celui de la Vierge de MISSERGHIN. Là, tout au bout d'un ravin embaumé par les fragrances des agrumes en fleurs, s'ouvre une grotte, reproduction de celle de LOURDES, avec ses béquilles, ses corsets orthopédiques et d'autres offrandes de miraculés reconnaissants.

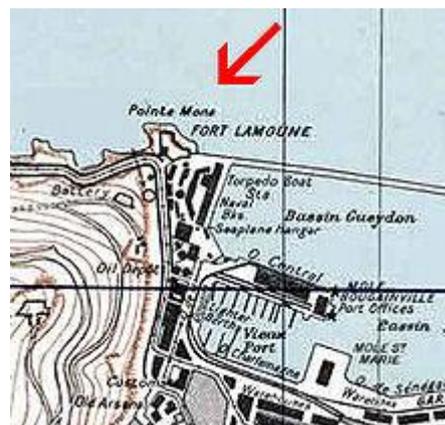
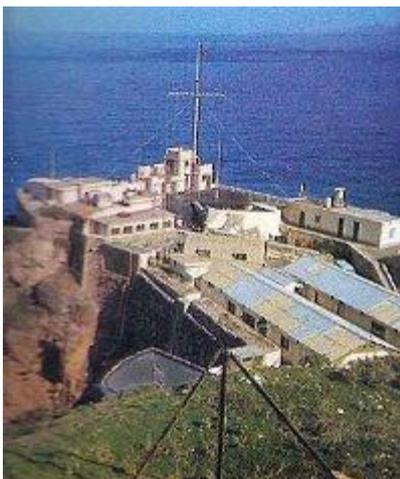


Grotte de la vierge à MISSERGHIN

Le plat du jour était soit le riz à l'espagnole (on ne connaissait pas encore la « paella », mais les Algérois de BAB-EL-OUED disaient la « *casuela* » - la casserole), soit le « *gazpacho* », épais et succulent ragoût de porc, de gibier et de volaille, servi sur une immense fougasse ou « *coca* ». C'est au dessert qu'apparaissait l'événement tant attendu, la « *mona* », pâtisserie briochée surmontée d'œufs colorés.

L'origine de cette « *mona* » est peu connue : au 16^{ème} siècle, les rois d'Espagne envoyaient dans leurs *présidios* africains (CEUTA, MELILLA, ORAN, etc.) ceux de leurs courtisans qui s'étaient rendus indésirables à l'Escurial. Ces *présidios*, ou

places fortes, avaient leurs bastilles et celle d'ORAN se trouvait sur un *penon* à cheval sur la rade de MERS-EL-KEBIR. Parce que les singes (*monos*, en espagnol) y étaient aussi nombreux qu'à GIBRALTAR, cette roche et forteresse qui s'y dressait portait le nom de MONA (jusqu'en 1962, le fort **LAMOUNE** fut le siège de l'Amirauté).



Une seule fois par an, le dimanche de Pâques, après la communion, les déportés avaient le droit d'apercevoir leurs familles, qui résidaient tout près de là, dans le quartier de la BLANCA, en bordure de l'enceinte de la Casbah. Les parents se réunissaient au pied des murs et faisaient passer aux « pensionnaires » au bout de longues perches, un gros gâteau préparé pour la circonstance et que, depuis, on continue à appeler la « mona ».

En échange, les embastillés faisaient descendre des plaques de tôle, sur lesquelles ils avaient fait cuire une purée de farine de pois chiches, leur maigre pitance tout au long de l'année ; cette espèce de flan de prisonnier devait se manger très chaud, car il durcissait en se refroidissant. On l'appelait la « *calentica* » (de caliente, chaud, en espagnol), et de nos jours encore, dans l'Algérie devenue algérienne, la « *calentica* », vendue par des marchands ambulants, est souvent le plat du pauvre. Précisons que les Algérois, après avoir transformé la « *mona* » en « *mouna* », avaient fait de la « *calentica* », la « *calentita* », d'ailleurs plus conforme à l'origine espagnole.

Fastueuse baie de CANASTEL

Le jeudi de l'Ascension donnait l'occasion d'aller honorer la Vierge qui chassa le choléra d'ORAN. Dès 3 heures du matin, les plus courageux, sac au dos et souvent le plus jeune de la famille sur les épaules, ont pris la route de la colline de Santa Cruz. Après trois heures d'une marche rendue difficile par les aiguilles glissantes des pins de la forêt des Planteurs et les cailloux schisteux du Djebel MURDJADJO, les pèlerins ont atteint la plate-forme de la basilique.





Vue du

Jebel MURDJADJO

[Un véritable massif rocheux et boisé, le **MURDJADJO**, domine de 400 m la mer et Oran. On admirera tout particulièrement *le fort de SANTA CRUZ* et sa chapelle, édifiés par les espagnols au 16^e siècle. Une végétation de chênes verts, de pin d'ALEP, de caroubiers agrémentent les pentes. De beaux jardins en terrasse ont été aménagés sur les escarpements qui dominent la mer. Des sentiers permettent d'agréable promenade en profitant du panorama sur *la baie de MERS EL KEBIR*.]

Chacun alors s'empresse d'allumer les cierges promis d'un bout à l'autre de l'année pour la réalisation de tel ou tel vœu. La stéarine fondue coule bien vite en stalactites sur les rochers et des milliers de lumières scintillent dans la nuit.

Vers 5 heures, le soleil apparaît à l'autre bout de **CANASTEL**, allumant des lueurs ocre et pourpres sur les falaises de grès et de calcaire du cap **ROUX**. Au bas de la colline, tout le quartier de la Marine, de la place de la Perle au vieux port, grouille et de cette multitude impatiente monte un brouhaha qui tisse une toile de fond sonore à la première messe chantée en présence de l'évêque d'ORAN. Vers midi, aux prières succèdent les chants joyeux et profanes d'une jeunesse frémissante qui règlera bien vite son compte à *l'arroz con pollo* avant de se livrer aux joies de la danse.

De ce spectacle haut en couleur, picaresque, fait de rites religieux et païens à la gloire de l'été qui approche, il en résultera, le soir, une joyeuse lassitude dont on parlera longtemps dans les *patios de angustias*.

La « *mona* », l'Ascension, étaient des fêtes célébrées par les catholiques. Il y avait aussi la *Noche Buena*, réveillon de Noël sans la neige avec des concerts de zambomba (tambour que l'on fait vibrer au moyen d'une tige d'osier mouillée que l'on frotte avec la paume de la main) et qui se terminait invariablement, au lieu d'une gratinée à l'oignon, par la consommation des tallos (gros beignets en serpentins). Mais, à l'automne, les israélites célébraient le « Yom Kippour » (jour du Grand Pardon), qui voyait la plupart des magasins de la ville fermer leurs portes. Quant à la Pâques des Juifs, elle était marquée par la distribution aux amis de ces galettes de pain azyme qui, malgré leur fadeur, faisaient les délices des enfants.



La Zambomba

<http://es.wikipedia.org/wiki/Zambomba>

Les musulmans – on disait à tort les Arabes – avaient aussi leurs fêtes religieuses : le MOULOU, qui faisait parler la poudre dans les vieux tromblons, l'AÏD EL KEBIR et l'AÏD ES SEGHIR, la grande et la petite fête qui font suite au jeûne du ramadan. On voyait alors les fatmas et les moukères employées comme femmes de ménage venir chez leurs patrons européens les bras chargés de pâtisseries au miel et aux amandes, tandis que leurs « mouchachous », revêtus d'habits neufs brillant de toutes leurs paillettes et de leur passementerie d'or et d'argent, parcouraient les rues de la ville sur des calèches démodées en poussant de joyeux you-you.

Mais ces heures de joie ne doivent pas faire oublier le labeur de plusieurs générations qui ont pétri de leurs larmes, de leur sueur et de leur sang un morceau du territoire français sur cette rive de la Méditerranée.

Il faut se replacer dans le contexte géographique et démographique de l'ancienne Oranie pour comprendre les exilés amers que l'on a vus débarquer en Provence ou ailleurs, là où le vent de l'Histoire les avait dispersés à son humeur, sans les avoir préalablement préparés à l'exode. Cette tragique « diaspora » a parsemé sur trois continents des jeunes et des vieux, du Canada à l'Argentine, d'Espagne en Israël, de PERPIGNAN à DUNKERQUE, qui ont su prouver que le sang des pionniers qui coulait dans leurs veines et le courage qui ne leur fit jamais défaut, aussi bien sur la Marne qu'au passage du Rhin et du Danube, ne s'étaient pas appauvris mais bonifiés.

Le sang versé

Comme les Auvergnats, les Provençaux, les Savoyards, les Oranais avaient leur patois, leur « pataouète » à la Cagayous. Etaient-ils moins français qu'eux ? Bien avant de flotter sur NICE et sur la Savoie, le drapeau français n'avait-il pas été l'emblème national de MARNIA à LA CALLE ?

Et méritaient-ils que l'on dit d'eux ce qu'exprimait un jour, dans le métro, un brave gars de Ménilmontant en parlant des pieds-noirs :

-Ces gonzes-là, c'est pas des Français ; quand y jactent t'entraves que piouc !...

Pas Français ! Savait-il, ce petit Parisien, le prix que ces nouveaux immigrants avaient payé pour devenir « français plus par le sang versé que par le sang reçu » ?



Monument aux morts d'OAN « rapatrié » à LYON

« Le département d'Oran à ses enfants morts pour la Patrie - 1914 - 1918 »

Sur les tronçons trilatéraux des bas-côtés, les noms de Charleroi, Marne, Aisne, Flandre, Artois, Lorraine, Somme, Champagne, Verdun, Argonne, Dardanelles, Orient, évoquent les phases fameuses de l'épopée.

Derrière le monument, face à la mer, une autre inscription : " Souvenez-vous " .

Puis c'est l'énumération des tués à l'ennemi :

Arrondissement d'ORAN : **3.208** ; SIDI-BEL-ABBES : **1.217** ; MOSTAGANEM : **3.439** ; TLEMCEN : **1.136** ; MASCARA : **2.257** ; Sud-Oranais: **1.252**.

De 1914 à 1918, l'Algérie avait envoyé sur les fronts d'Europe et d'Orient 115 000 soldats, sous-officiers et officiers européens sur mes 155 000 hommes qu'elle avait mobilisés. 22 000 d'entre eux devaient y laisser leur vie. Sur les 173 000 musulmans envoyés sur les mêmes théâtres d'opérations, 25 000 donnèrent leur vie pour la France.

En 1939, deux divisions Nord-Africaines, la 84^e et la 85^e D.I.N.A furent envoyées sur le front français avec les éléments d'une troisième, la 82^e D.I.N.A. Au 1^{er} juin 1940, 160 régiments, groupes ou bataillons originaires d'AFN étaient engagés dans la bataille contre la percée des blindés allemands.

Après le débarquement allié en Afrique du Nord, en novembre 1942, ce sont au total 173 500 pieds-noirs et musulmans qui furent appelés sous les drapeaux ou s'engagèrent pour la durée de la guerre, ce qui représentait 16,40 % de la population européenne et 1,58 % de la population musulmane. Pour les débarquements en Provence et en Normandie, la 1^{ère} Armée française du général de LATTRE DE TASSIGNY et la 2^e division blindée du général LECLERC disposaient de 400 000 hommes recrutés en majeure partie dans les territoires d'Afrique du Nord et d'outre-mer. 

Tableau d'honneur : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55869486/f35.image>



Et si vous souhaitez en savoir plus :

http://encyclopedie-afn.org/Historique_Oran_-_Ville
<http://www.villedoran.com/p11.3.html>
<https://www.youtube.com/watch?v=UVgeE7a4USk>
<http://popodoran.canalblog.com/archives/2008/09/18/9972529.html>
<http://www.villedoran.com/p14.html>
<http://forгалus.free.fr/LE%20COIN%20DE%20ANTOINE%20MARTINEZ/index.html>
<http://www.oran-memoire.fr/Monument%20aux%20Morts.html>
<http://www.villedoran.com/p7.html>
<https://www.youtube.com/watch?v=KMNObvqkIV>
<http://l.auberge.espagnole.free.fr/hist0002.htm>

2/ **Juan BASTOS**

- Auteur Jean Jacques JORDI -

Juan BASTOS est un des pionniers, venus d'Espagne où ils vivaient pauvrement. Il a su par son intelligence et sa volonté, réaliser en Algérie une entreprise qui prit plus tard des dimensions mondiales.

Juan BASTOS est le premier, et probablement unique enfant, de Manuel José BASTOS, originaire de Badajoz (Espagne), et de Trinidad MILLIAN. Il naît en 1817 à MALAGA. De son enfance, nous ne connaissons rien. Ses parents débarquent en Algérie au lendemain de la conquête française. Ils font partie des premiers Espagnols qui tentent l'aventure en Algérie.

Rappelons qu'en 1834, la ville d'Oran compte moins d'un demi-millier d'Espagnols. Emigrants de la "misère espagnole" et aventuriers de tout poil constituent le premier flot de la migration espagnole vers l'Algérie.

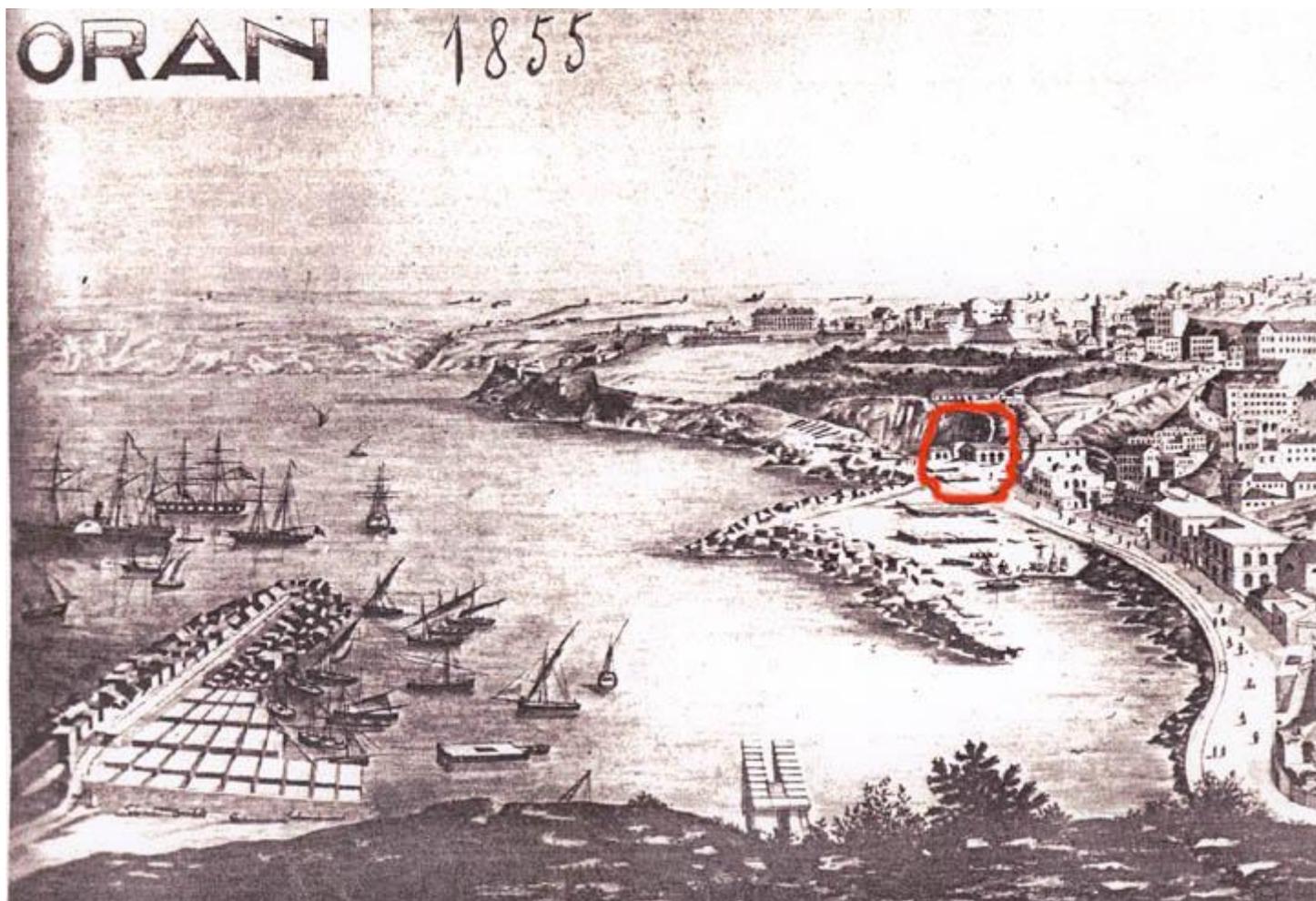
Très rapidement, Juan crée une échoppe de tabac, comme il en existait en Espagne, destinée à pourvoir les soldats en tabac à priser. La première manufacture de tabac (cigares et cigarettes J. BASTOS) est fondée en 1838 et constitue un des premiers

établissements « *industriels* » de la nouvelle colonie. Si le nom est pompeux, il ne s'agit en réalité que d'un atelier de taille modeste, transposé d'un côté de la Méditerranée à l'autre. Ce cas de déplacement d'activité entre les deux rives n'est pas isolé et on le retrouvera notamment pour les ateliers de fabrication de chaussures, d'alfa, de distilleries d'alcool ou de glaciers.



Source : <http://www.cdha.fr/itineraire-juan-bastos-une-trajectoire-originale-de-reussite-coloniale>

La présence des soldats, accrue dans la région d'Oran avec la reprise des hostilités contre ABD-EL-KADER en 1839 (jusqu'en 1843, l'Oranie fut un champ de bataille) et l'arrivée des premiers immigrants liés à la terre, donne une impulsion nouvelle à la maison BASTOS. Trois ateliers-boutiques, toujours de taille modeste, sont créés à Oran et un quatrième est installé à Alger à la fin des années 1840. Seule ombre au tableau : l'approvisionnement en feuilles de tabac. Pionnier, Juan BASTOS sera l'un des tout premiers Européens à planter du tabac dans la province d'Oran en 1847. Les premiers plants le seront à la ferme KARGUENTAH, où, plus tard on édifiera la Maison du Colon à ORAN.



Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : http://www.memoireafriquedunord.net/biog/biog11_Bastos.htm

3/ Gaston JULIA

Gaston Maurice JULIA, est né le 3 février 1893 à SIDI-BEL-ABBES et mort le 19 mars 1978 à PARIS. C'était un mathématicien français, spécialiste des fonctions d'une variable complexe. Ses résultats de 1917-1918 sur l'itération des fractions rationnelles (obtenus simultanément par Pierre FATOU) ont été remis en lumière dans les années 1970 par un mathématicien français d'origine polonaise, Benoît MANDELBROT. Les ensembles de JULIA et de MANDELBROT sont étroitement associés.



Lorsque commence la Première Guerre mondiale, il est mobilisé et doit rejoindre le 2 août le 57^e de ligne à LIBOURNE puis, après cinq mois de formation, est envoyé comme sous-lieutenant d'infanterie sur le Chemin des Dames. Il est grièvement blessé au visage en janvier 1915 : il doit subir plusieurs opérations et ensuite porter en permanence un masque de cuir....

Cliquez SVP sur ce lien pour lire sa biographie : <http://www.alysgo-apollo.org/lycee-lamoriciere/lyceens/un-lyceen-celebre-le-mathematicien.html>

4/ Henri FOUQUES-DUPARC

Henri, Marie, Arthur FOUQUES-DUPARC est un homme politique français, né le 27 juin 1903 à ORAN et mort le 22 novembre 1976 à PUJO-LE-PLAN (Landes).

Il fut maire d'ORAN de 1948 à 1962 et aussi :

.Sénateur d'Oran de 1948 à 1951

.Député d'Oran de 1951 à 1962

.Secrétaire d'Etat à l'Aviation civile du 20 janvier au 23 juin 1955



Henri FOUQUES-DUPARC, fils d'un ingénieur, fait ses études au collège des Jésuites de BOLLENGO, en Italie. En 1925, il s'établit comme assureur à ORAN, sa ville natale. Au cours de la guerre, il sert comme pilote dans l'armée de l'air.

Fidèle du général DE GAULLE il implante solidement, dès 1947, le RPF en Oranie. En 1948, Henri FOUQUES-DUPARC est élu maire d'ORAN, à la suite de la dissolution de la municipalité dirigée par le communiste Nicolas ZANNETTACI. Conservant son mandat jusqu'à l'indépendance, grâce à une personnalité forte mais douée pour la conciliation, il dote sa ville d'équipements importants. Lors du renouvellement du Conseil de la République, le 7 novembre 1948, il est élu par le premier collège de la circonscription d'Oran. Il s'inscrit, de même que Léon MUSCATELLI, élu d'ALGER, au groupe gaulliste d'Action démocratique et républicaine.

Aux élections législatives du 17 juin 1951, Henri FOUQUES-DUPARC, tête de liste RPF, est élu par 32 385 suffrages sur 134 136 exprimés. Sa liste, qui réunit 22,8 % des suffrages, emporte l'un des cinq sièges à pourvoir. Un apparentement - l'une des rares dérogations acceptées par le RPF avait été conclu avec le RGR, le MRP et les indépendants. Il démissionne alors de son mandat de sénateur (11 août) pour siéger au Palais Bourbon. Il fait partie de la Commission de la marine marchande (1951), de la Commission de la presse (1951), de la Commission des boissons (1951-1955), de la Commission des moyens de communication et du tourisme (1952-1955) et de la Commission de la défense nationale (1955).

Il dépose quatre propositions de loi ou de résolution relatives, notamment aux inondations d'ORAN et aux invalides et paralysés d'Algérie (1954). Le 9 novembre 1954, il dépose une demande d'interpellation sur les événements d'Afrique du Nord et intervient le 12 pour affirmer « *que la première pourvoyeuse du terrorisme en Algérie est la misère* » et souhaiter que la politique d'intégration ne soit pas modifiée tout en dénonçant le rôle joué par l'étranger.

A l'occasion du remaniement de son cabinet le 20 janvier 1955, Pierre Mendès France choisit Henri FOUQUES-DUPARC comme secrétaire d'Etat à l'aviation civile. Cette nomination est alors présentée par la presse comme une caution gaulliste et « *pied noir* » au gouvernement.

Durant la législature, il vote pour les lois Marie et BARANGE en faveur de l'enseignement privé (21 septembre 1951), se prononce contre la ratification du traité instituant la CECA (13 décembre). Il s'abstient volontairement lors du vote d'investiture d'Antoine PINAY (6 mars 1952), vote pour celle de Joseph LANIEL (26 juin 1953) et lui accorde la confiance après DIEN-BIEN-PHU (13 mai et 12 juin 1954). Il approuve les accords de Genève qui mettent fin aux hostilités en Indochine (23 juillet). Opposé à la Communauté européenne de défense, il vote pour la question préalable dont l'adoption vaut rejet du projet (30 août). Il se prononce en faveur de la ratification des accords de Londres qui mettent un terme à l'occupation de l'Allemagne (12 octobre) et de ceux de Paris qui autorisent son réarmement et son entrée dans l'OTAN (29 décembre). Après la chute du cabinet MENDES FRANCE (4 février 1955), il accorde la confiance à Edgar FAURE (23 février) et approuve le projet de réforme électorale rétablissant le scrutin d'arrondissement (16 novembre).



Stade FOUQUES-DUPARC d'ORAN (le plus grand stade africain de l'époque)

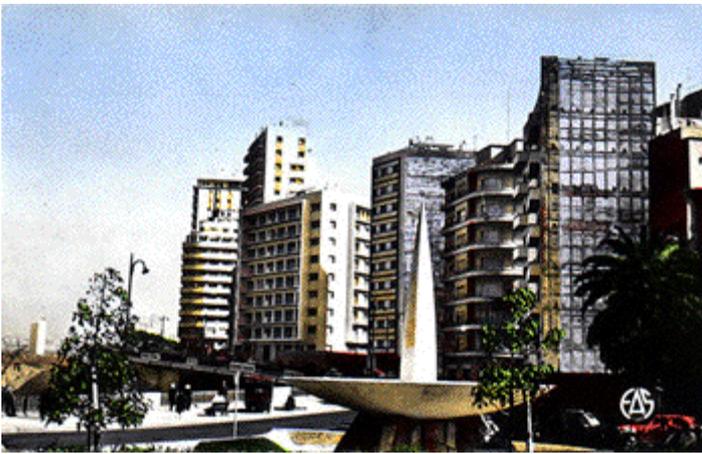
Henri FOUQUES-DUPARC ne se présente pas aux élections législatives du 2 janvier 1956. Mais, en tant que président du Conseil général d'Oran et de l'Association des maires de l'Oranie, il continue d'exercer une influence politique considérable et soutient les tentatives de réformes du statut de l'Algérie présentées par les gouvernements successifs. Le 10 mai 1957, il est nommé président de la Commission régionale d'Oranie et assure bientôt également la présidence de la Fédération des maires d'Algérie. Tentant de canaliser le mouvement insurrectionnel, Henri FOUQUES-DUPARC tente de prendre la tête, le 14 mai 1958, du Comité de salut public formé à Oran, où il accueille le général de Gaulle, le 6 juin suivant. La présidence du Comité de salut public lui a été refusée en raison de ses anciennes attaches avec la IV^{ème} République, peut-être aussi en raison de la fermeté de ses convictions gaullistes.

Candidat à la députation dans la circonscription d'ORAN-Ville, il affronte, le 30 novembre 1958, diverses personnalités de la vie politique oranaise comme les anciens députés Maurice RABIER (SFIO) et François QUILICI (droite). Cependant son principal adversaire est le général Roger MIQUEL, commandant la région militaire de TOULOUSE et chef du plan « *Résurrection* », qui a pris la tête d'une liste « *Union pour le renouveau de l'Algérie française* » ouvertement soutenue par la Comité de salut public et, plus discrètement, par l'armée. Sa campagne donne lieu à des affrontements très vifs. La participation tardive de FOUQUES-DUPARC au gouvernement MENDES FRANCE, en janvier 1955, est exploitée par ses adversaires qui le taxent de « *mendésisme* ». Sa liste l'emporte finalement d'une courte tête (48 466 voix contre 47 975 à celle de Roger MIQUEL), ce succès s'expliquant peut-être par un report partiel sur son nom de l'ancien électorat communiste (le Parti communiste étant hors compétition en Algérie) et par un réflexe d'« *oranité* » face à la candidature parachutée du général MIQUEL.

Contrairement aux autres élus, Henri FOUQUES-DUPARC ne s'inscrit pas à la Formation administrative des élus d'Algérie et du Sahara, et pas davantage, l'année suivante, au groupe Unité de la République. Avec son second de liste, François LOPEZ, il s'inscrit d'emblée au groupe UNR pour mieux affirmer sa fidélité gaulliste. Membre de la Commission des affaires étrangères, puis de celle de la défense, il est désigné par cooptation à l'Assemblée du Conseil de l'Europe en janvier 1959. Son activité de député a été fort discrète, limitée à une intervention en séance publique le 7 décembre 1960 où, après une déclaration du Premier ministre, il interroge le gouvernement sur les garanties devant être accordées aux Européens désireux de rester en Algérie. Cette discrétion s'explique par une position politique délicate, à la croisée des chemins d'une Algérie française à laquelle il veut croire et d'un soutien loyal à la politique algérienne du général de Gaulle qui s'en éloigne inexorablement.

Comme pour l'ensemble des députés d'Algérie, son mandat prend fin le 3 juillet 1962. Ayant regagné la métropole après l'indépendance algérienne, il exerce à Lille, jusqu'à sa retraite, des fonctions importantes dans le secteur des assurances. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

Maire d'ORAN de 1948-1962 : fit venir l'eau de BENI-BADEL, remplaça les trams et les rails par les trolleys et les autobus urbains, construisit le grand stade qui porta son nom Avenue de VALMY, acheva le Bd Front de mer, splendide balcon de 5 km dominant le port et la mer, embellit la Promenade de LETANG.



Boulevard du Front de mer



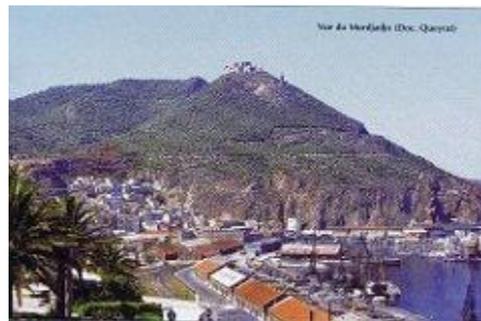
ORAN

La Gare

5/ ETUDE DE GEOGRAPHIE ET D'HISTOIRES URBAINES - Auteur M. A. BERNARD (1939) -

René LESPES : « *ORAN, études de géographie et d'histoires urbaines (Collection du centenaire de l'Algérie)* »

Monsieur René LESPES a donné un pendant à la monographie d'ALGER qu'il avait publié en 1930. Son nouvel ouvrage a été composé sur le même plan, élaboré suivant les mêmes méthodes de recherches et de rédaction, conçu dans le même esprit, ce qui suggère et facilite d'utiles comparaisons entre les deux plus grandes villes de l'Algérie ; il y a entre elles des ressemblances, mais aussi de sensibles différences.



Djebel

MURDJADJO

Un premier trait qui mérite de retenir l'attention, c'est que le vrai port naturel d'ORAN et MERS-EL-KEBIR, situé à 7 km de la ville et séparé d'elle par le massif du MURDJADJO qui surplombe directement la mer. MERS-EL-KEBIR ne fournissait pas d'emplacement pour une grande ville, et la topographie s'opposait à la pénétration vers l'intérieur. D'autre part, on ne pouvait créer un port à ORAN même qu'au prix de travaux considérables. « *La nature*, écrivait encore LIEUSSOU en 1857, *paraît se refuser à la création à ORAN d'un port de commerce* ». Ainsi la position la plus favorable à l'établissement d'une ville était la moins propice à celui d'un port, et inversement.



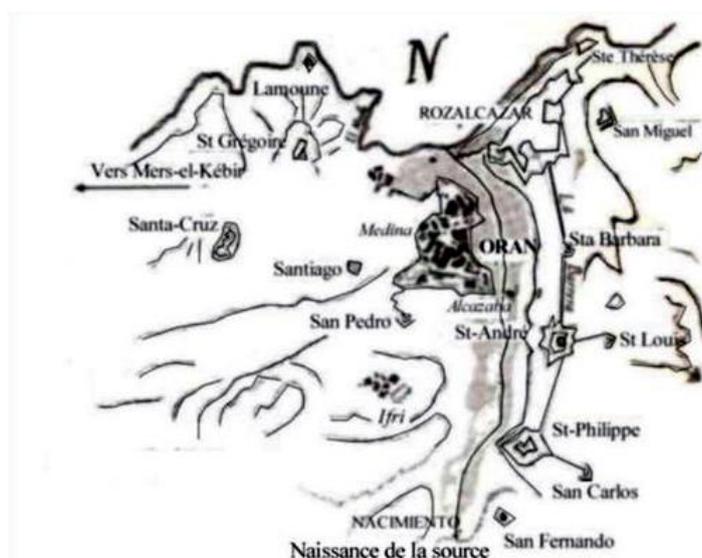
MERS-EL-KEBIR

Les travaux effectués au port d'ORAN témoignent des mêmes hésitations, des mêmes timidités que ceux du port d'ALGER ou, pour mieux dire, que toutes les entreprises algériennes, auxquelles manqua trop longtemps la confiance dans l'avenir. Cependant, on s'est efforcé de rattraper le temps perdu, et l'œuvre accomplie fait le plus grand honneur à la très active Chambre de commerce d'ORAN. Au petit port espagnol qu'abritait le promontoire de LAMOUNE se sont ajoutés graduellement vers l'Est une série de bassins de plus en plus vastes, de plus en plus profonds. L'équipement et l'outillage du port ont accompagné la création des bassins et de leurs terres pleines. Tout récemment, des docs silos à céréales et une gare maritime sont venus améliorer encore les conditions du trafic.



Une dernière étape va être franchie. Le développement vers l'Est paraissant avoir atteint sa limite extrême, on a projeté de relier par étapes le port de MERS-EL-KEBIR à celui d'ORAN. Les circonstances politiques actuelles imposent l'utilisation de cette position militaire de premier ordre, le meilleur mouillage de l'Algérie, et les considérations stratégiques sont ici en parfaite harmonie avec les nécessités économiques, ce qui n'est pas toujours le cas.

A la différence d'ALGER, qui fut dès le 16^{ème} siècle une capitale, l'avènement d'ORAN comme grande cité est un fait tout contemporain. C'est une ville sans passé ; c'est ce qui résulte clairement des quelques chapitres que Mr LESPES a consacré à l'ORAN espagnol et turc. Place perpétuellement bloquée par les Turcs, sans contact avec l'arrière-pays, ORAN était pour l'Espagne un simple *presidio* ; son histoire est avant tout une histoire de fortifications, et les seuls édifices qu'on y rencontre sont, comme le Château Neuf, les restes de ces fortifications ; les Espagnols les ont entassées les unes sur les autres, dans ORAN, autour d'ORAN, au-dessus d'ORAN ; leur teinte fauve se confond avec celle des rochers pelés qui les supportent et donne au paysage sa note dominante.



Cliquez SVP sur ce lien : <http://www.oran-memoire.fr/forts.html>

Le site d'ORAN n'était pas d'une utilisation très facile. Comme dans beaucoup de cités méditerranéennes, des pentes abruptes dominant directement le port. ORAN ne pouvait s'étendre ni au Nord, où il fait face à la mer, ni à l'Ouest, où il se heurte à l'obstacle du MURDJADJO ; il s'est donc développé au Sud et surtout à l'Est. Il y a trois villes superposées, qui communiquent difficilement entre elles : à l'étage inférieur, le quartier de la Marine, à l'étage moyen, l'ORAN de l'époque de la conquête, dans l'espace très resserré qui s'étend sur les bords du ravin de l'oued REHI (*RAS EL AÏN*) ; enfin l'ORAN moderne qui est monté peu à peu sur le plateau de KARGUENTAH, où il dispose de surfaces illimitées, de même qu'ALGER s'est graduellement déplacé vers la baie de MUSTAPHA. L'aménagement des voies d'accès faisant communiquer le port avec la ville nouvelle du plateau et avec les gares a présenté des difficultés sérieuses en raison des différences de niveau et des

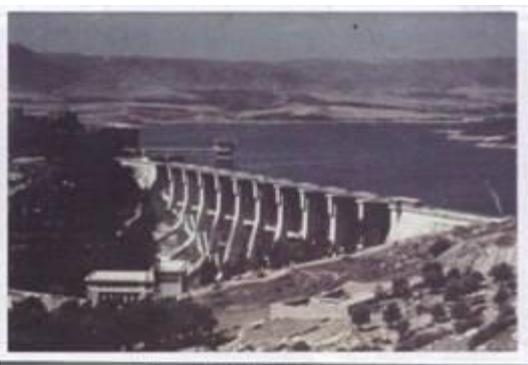
dispositions topographiques. Enfin, comme à ALGER, les servitudes militaires ont singulièrement gêné l'extension de la ville et jouent un rôle important dans l'histoire de l'urbanisme oranais.

Mr LESPES a consacré une grande partie de son livre à l'occupation du site et à la construction de la ville (pages 137-322). Nous ne saurions le suivre dans cet exposé, où aucun détail n'est oublié. Il en résulte que le développement d'ORAN a été on ne peut plus désordonné. On est arrivé notamment à ce résultat paradoxal que nulle part à ORAN, ville maritime par excellence, n'a la vue de la mer. On a rencontré, comme à ALGER, la résistance classique à toute solution d'urbanisme qui a pour effet de déplacer le centre d'une vieille ville. On ne peut s'empêcher de penser à CASABLANCA, qui s'était bâti au début dans les conditions au moins aussi fâcheuses ; la volonté d'un homme a suffi pour y remédier ; il est vrai que ce grand homme était le Maréchal LYAUTEY, secondé par le grand urbaniste PROST. ORAN à son tour s'efforce de réparer le mal. Un grand programme d'aménagement a été dressé en 1934 (Plan DANGER). Il ne reste plus qu'à l'exécuter...



Statue du Maréchal LYAUTEY à CASABLANCA

La question de l'alimentation en eau a toujours joué à ORAN un rôle capital. Les eaux dont la ville dispose sont en quantité insuffisante et souvent très chargées de chlorure de sodium. Ici, comme pour l'aménagement du site, c'est finalement un gain et une économie de voir grand : la meilleure solution paraît être de s'adresser au grand réservoir de l'Atlas, par exemple au barrage de **BANI BAHDEL** sur la haute TAFNA, et de ne pas reculer devant une adduction poussée jusqu'à plus de 100 km pour assurer à jamais l'avenir.



Barrage de BENI BAHDEL construit en 1934, mis en eau en 1944

Ce qui explique et justifie jusqu'à un certain point l'anarchie de la construction, c'est la rapidité de la croissance quasi américaine de la population. De 1901 à 1936, le nombre d'habitants a plus que doublé, passant de 93 330 à 194 746, atteignant 204 505 pour l'agglomération oranaise. Entre les deux derniers dénombrements quinquennaux, on note un gain de 36 765 unités. Dans le total, les Européens comptent pour 152 603 (76 %). ORAN est démographiquement la ville la plus européenne de l'Algérie ; c'est aussi celle où la population d'origine espagnole a la plus forte prépondérance numérique. A ce double pont de vue, sa physionomie générale est tout à fait frappante.

Mr R.LESPES étudie en terminant la fonction économique de la ville et du port. Pour le trafic-marchandises, ORAN, après avoir dépassé ALGER de 1833 à 1889 et de 1928 à 1933, vient maintenant au second rang avec 2 616 540 t. en 1937 (ALGER, 3 672 790 t.). Comme le port de relâche, ORAN l'avait également emporté pendant quelques années sur ALGER, qui semble devoir reprendre le dessus depuis que son outillage s'est amélioré. Mais l'un et l'autre sont maintenant menacés par d'autres ports méditerranéens, en particulier par GIBRALTAR. Cette concurrence est favorisée par le fait que les charges fiscales des relâcheurs s'élèvent à ORAN à 5,63 francs par tonne, alors qu'à GIBRALTAR elles se réduisent à 0,75 F. Le charbon de soufre a d'ailleurs été pour une forte part remplacé par le mazout.



L'Oranie étant la région la plus colonisée et la plus européanisée de l'Algérie, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ORAN soit un grand port d'exportation des vins, des céréales et des moutons ; sa prospérité dépend essentiellement de la production agricole de son arrière-pays. Ses relations avec cet arrière-pays sont satisfaisantes, sauf en ce qui concerne la ligne AÏN TEMOUCHENT à MARNIA, dont l'exécution est réclamée depuis plus de 20 ans par tous ceux qui ont étudié la structure de l'Algérie. Cette ligne, qui décongestionnerait la ligne TLEMCEN-OUJDA, d'un profil si accentué, est indispensable à la sécurité de l'Afrique du Nord ; sans elle, les communications de l'Algérie, avec le Maroc seront toujours précaires. Au pont de vue économique, elle ferait rentrer dans la sphère d'attraction d'ORAN le Maroc oriental, qui semble lui échapper en raison des mesures douanières prises par le Maroc et du détournement du trafic vers le port de NEMOURS.

L'aire qui relève du port d'ORAN est très étendue, plus étendue même que celle d'ALGER. Mais, tandis qu'ALGER est le seul port digne de ce nom dans l'Algérie occidentale, ORAN est concurrencé par ARZEW, MOSTAGANEM, BENI SAF et NEMOURS, qui attirent chacun une partie du trafic. Cependant l'outillage très moderne d'ORAN, les meilleures conditions de transit et de manipulation des marchandises donnent à ORAN une supériorité incontestable. L'avenir est à la concentration du commerce maritime dans quelques grands ports, qui seuls peuvent offrir aux navires d'un tonnage de plus en plus considérable que l'on construit actuellement les installations perfectionnées qu'ils réclament....



NEMOURS



ARZEW

...ORAN est une grande place de commerce et une ville d'affaires de premier ordre. Ce n'est pas seulement par le chiffre de la population européenne que l'ORANIE est la région la plus prospère et la plus avancée de l'Algérie ; c'est par l'activité et l'esprit d'initiative de cette population. ORAN a une allure particulière, affairée, audacieuse, quasi-américaine, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs au même degré dans la France africaine...

6/ Quelques conséquences en Espagne du soulèvement, de 1881, en Algérie

Auteur Juan Bautista VILAR -université de MURCIE-

La présence hispanique en Algérie sous la colonisation française est un aspect peu connu de la projection extérieure de l'Espagne. On peut néanmoins déduire l'importance de cette présence du fait que les Espagnols occupèrent constamment la deuxième position dans le peuplement européen de la colonie, et qu'ils dominaient absolument dans l'Oranais tout au long du 19^{ème} siècle.

Tandis que la France hésitait, longtemps après l'occupation de 1830, sur la forme de colonisation la plus appropriée à l'Algérie, les Espagnols colonisaient efficacement de nombreux espaces du pays, de leur propre initiative et sans aucune aide officielle. Lorsque l'immigration française en Algérie commença à prendre une forme consistante sous l'impulsion de l'Etat, les immigrants originaires des provinces méditerranéennes de l'Espagne, et, dans une mesure moindre, d'Italie et de Malte, se trouvaient déjà fermement installés en Algérie.

En 1841, il y avait 9 748 colons espagnols en Algérie, face aux 11 322 colons français, qui avaient été attirés par toutes sortes de procédés. Deux ans plus tard, et toujours selon les statistiques officielles françaises, il y avait à ORAN 6 025 Espagnols et seulement 1 741 citoyens Français.



La pénétration ibérique prit un rythme accéléré. En 1881, sur les 181 000 européens résidents en Algérie, 114 320 étaient espagnols. Le nombre des Espagnols devait augmenter de 30 000 unités, cinq ans plus tard. Malgré la politique assimilationniste de la législation française en Algérie, (loi de la naturalisation automatique de 1889), les Espagnols d'Algérie dépassaient les 160 000 en 1900. A partir de cette année, les effectifs espagnols auront une tendance à diminuer, à cause des changements de nationalité et des retours - souvent massifs -, comme à l'occasion de la guerre de 1914.

Tandis que les émigrants espagnols des BALEARES et de VALENCE se dirigeaient surtout vers la région d'ALGER et le Constantinois, c'est-à-dire en Algérie centrale et orientale, les gens d'ALICANTE, de MURCIE et d'ALMERIA se concentraient dans la région occidentale, pour des raisons de proximité géographique...

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/casa_0076-230x_1983_num_19_1_2396

7/ HISTOIRE de la presse en Algérie : L'ECHO D'ORAN

- Auteur Yves MARTHOT -

L'Echo d'Oran était le quotidien le plus diffusé : 80.000 exemplaires en 1936, 93.000 en 1938 et 120.000 dans les années 60. Pierre LAFFONT crée l'« *Echo Dimanche* » en 1948 qui sera tiré plus tard jusqu'à 42.000 exemplaires et l'« *Echo soir* » en 1949 jusqu'à 25.000 exemplaires. Il entre dans la politique à la naissance de la V^e République, sera député d'Oran-Campagne en 1958 sur la liste du docteur SID CARA et siègera avec lui à l'Assemblée Nationale. Il démissionnera de son mandat en 1961 et assurera la présidence du syndicat des quotidiens jusqu'en 1962.



Les débuts du journal

Tout commence en 1844 par la mort du sieur CHAUVET qui détenait un brevet d'imprimeur de la ville.

Un ancien sous officier de l'Armée d'Afrique, le sieur SADOUX, recommandé par le Général DE LAMORICIERE, a prétendu à sa succession et a présenté les justifications voulues pour exercer en lieu et place de CHAUVET. Sa demande est transmise le 12 mars et SADOUX va obtenir rapidement un blanc-seing pour s'établir imprimeur à Oran. Il va ensuite formuler auprès du sous intendant d'Oran une autre demande « à l'effet d'obtenir l'autorisation de fonder un journal d'annonces judiciaires administratives et commerciales ayant pour titre *L'Echo d'Oran* ». La demande est transmise à Alger et le 12 septembre 1844

un arrêté du Gouvernement accorde l'autorisation demandée par SADOUX à charge pour lui de « ne rien publier, sur les mouvements militaires, l'état de situation et l'ordre dans ce pays, et sur la politique en général, d'autres sortes d'articles que ceux inscrits au Journal Officiel du Gouvernement lesquels pourront être reproduits sans commentaire, de faire paraître le dit journal le samedi de chaque semaine et d'en soumettre préalablement une épreuve à la signature de l'autorité civile supérieure».

Le 5 octobre 1844 le numéro zéro de *l'Echo d'Oran*, est publié. Le succès est au rendez vous. SADOUX engage à la rédaction le sieur François Adolphe PERRIER, né en 1818 à Gorze en Moselle, et à qui ses sentiments pro-républicains dans ses anciennes fonctions de rédacteur en Lorraine ont valu d'être banni par la Monarchie de Juillet.



Le numéro 1 de l'Echo d'Oran

Le numéro 1 est publié le 12 octobre 1844 (format 27,50/21,50). En première page, dans un article intitulé « *PROSPECTUS* », il fait l'éloge de la colonisation et poursuit par les publications à venir :

« *La colonisation, conséquence du succès de nos armes qui l'on préparée avec tant de gloire, tend chaque jour à un nouveau développement, à de nouveaux progrès qu'il est impossible de nier aujourd'hui...* » « *L'Echo d'Oran à compris sa mission et saura la remplir* » « *Faire connaître, avec l'assentiment de l'autorité, les nobles et pénibles travaux de l'Armée de l'Ouest...* » « *Les actes de l'administration seront toujours publiés en entier...* » « *Nous rendrons compte aussi des décisions judiciaires notables et d'une utilité générale* » « *Nous produirons les mouvements du port, la liste des individus en partance, qui se seront fait afficher à la police à cet effet* » « *L'état civil (naissances et décès) sera constaté dans notre journal...* » « *Les statistiques relatives aux mouvements de la population* ».

La consécration du sieur PERRIER...

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : <http://www.cdha.fr/histoire-de-la-presse-en-algerie-lecho-doran>

Et sur le même sujet : http://encyclopedie-afn.org/Journaux_et_quotidiens

BONNE JOURNEE A TOUS.

Jean-Claude ROSSO